

# PATOIS VIVANT

Mai 1980

n° 6

## **Patois Vivant**

**MAI 1980**

**Patois Vivant** se renouvelle et rajeunit :

La couverture de ce numéro 6 est illustrée de deux gravures sur bois tiré du *Calendrier des Bergers*, œuvre populaire de la fin du Moyen Age.

Presque tous les textes sont désormais transcrits en français. Ce système a bien sûr des inconvénients : la traduction fait perdre au texte beaucoup de sa saveur et de plus elle ne peut qu'être en français parlé si l'on veut respecter un peu les tournures initiales. En revanche, il permet à beaucoup d'amis du patois de ne pas être rebutés par une lecture difficile.

Rappelons aussi que nos textes ont été dits au cours des veillées du groupe par d'authentiques patoisants. Il s'agit donc du patois d'aujourd'hui, peut-être appauvri et moins pur qu'il ne le fut il y a quelques décennies, mais témoin vivant de ce qui reste en 1980 de notre langue forézienne.

Il n'y a pas d'arrangements et, souvenirs d'enfants, contes ou chansons sont aussi des documents concernant la vie quotidienne à la campagne autrefois : condition de la femme, l'école du hameau, les veillées...

Nous invitons tous ceux que cela intéresse à participer aux rencontres du groupe "Patois Vivant", chaque premier mercredi du mois, au Centre Social de Montbrison, rue des Clercs et à collaborer à notre bulletin.

**Patois Vivant**

## Dans ce numéro :

- La journée d'une femme en montagne, autrefois. Mme Meunier, Verrières.
- Le charron de Sauvain, conte. Jean Chambon, Saint-Bonnet-le-Courreau.
- les chasseurs, souvenirs d'enfance. Jean Chambon, Saint-Bonnet-le-Courreau.
- L'école de Germagneux, souvenirs d'enfance. Marcel Epinat, Saint-Bonnet-le-Courreau.
- Famille nombreuse, souvenirs d'enfance. Pierre Dumas, Saint-Didier-sur-Rochefort.
- Anecdote : Prêté, rendu. Mme Labbe, Saint-Bonnet-le-Courreau.
- Anecdote : Une veillée.
- M. Laurent, Châtelneuf.
- Le grand valet, chanson traditionnelle., chantée par Pierre Dumas, musique relevée par Mme Jacqueline Gironde
  
- Transcription : Andrée Liaud.

## ***Patois Vivant :***

Siège social : Centre Social, rue des Clercs, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Claude Latta.

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1980.

## Journée d'une femme en montagne, autrefois

Qu'elle était longue et dure la journée d'une femme en montagne, autrefois, chez les paysans. Pas de confort, pas d'eau courante, pas d'électricité. Toute la vie de la maison reposait sur elle. Elle n'avait pas le droit d'être malade !

De six heures du matin à dix heures du soir, c'était la course contre la montre.

Pas besoin de réveil ! De l'étable qui était à côté de l'habitation, à partir de cinq heures, c'était un concert de meuglements. Les mères, qui avaient le pis gonflé, tapaient du pied, et les veaux criaient la faim.

La pauvre femme, qui n'avait souvent pas bien dormi quand il y avait un nourrisson à côté de son lit, se levait et s'habillait à la course. Il fallait vite courir à l'étable, endosser la vieille blouse à capuchon, au moment de traire, pour se protéger de la queue de la vache qui avait trempé toute la nuit dans la bouse et le purin, cette queue aimait bien caresser le dos et les oreilles de la femme qui la trayait !

Faire téter les veaux, filtrer le lait dans les biches, c'était le travail d'une heure et plus.

Quand il y avait des enfants à faire partir à l'école, les faire déjeuner, coiffer les filles qui avaient toujours les cheveux longs, s'occuper du nourrisson s'il y en avait un, elle n'avait pas le temps de déjeuner elle-même. Mais il fallait penser au petit déjeuner des hommes qui avaient faim quand ils revenaient des terres et qui n'aimaient pas attendre ! Soupe de choux, lard, fromage...

Il fallait après, s'occuper du lait, écrémer celui de la veille qui était caillé ensuite avec celui du matin, avec de la présure qu'elle faisait avec des caillettes de veau séchées qui s'achetaient chez le boucher, faire les fromages et retourner ceux de la semaine pour les faire sécher.

Le vendredi, il fallait faire le beurre, battre la crème dans la baratte - souvent tout un matin. Tous les quinze jours, il fallait faire le pain. Les hommes n'aidaient guère. C'était une drôle de corvée, la femme était obligée de se débrouiller comme elle pouvait.

Faire cuire dans la chaudière les pommes de terre pour les cochons, les raves et les choux pour les vaches en hiver quand elles étaient à l'étable et les cochons à l'engrais.

Il fallait écraser les pommes de terre et les mélanger avec du "mécla" et leur porter dans de grands seaux en bois qui vous arrachaient les bras tellement ils étaient lourds.

Quand il y avait un petit valet, c'était lui qui nettoyait l'étable et qui sortait le fumier avec la brouette, sinon, c'était à la femme de le faire.

Le repas de midi était, heureusement, vite fait. De mon temps de petite fille, il n'y avait pas encore de fourneau, la cuisson se faisait dans l'âtre, sur un trépied en fer, avec une poêle à long manche qui tenait sur le dossier d'une chaise, pour les fritures, ou dans un chaudron à anse qui s'accrochait à la crémaillère pour la soupe que nous mangions trois fois par jour ou pour les autres légumes. Salade de pois, de pommes de terre ou de carottes en hiver, et verte en été, et toujours à l'huile de colza, nous n'en connaissions pas d'autre. L'hiver, nous mangions souvent des harengs salés qui s'achetaient par tonnelets de bois ; il y en avait toujours qui dessalaient dans le bac. Un tonnelet de 12 douzaines faisait à peu près deux mois.

L'après-midi, la femme n'avait pas le temps, comme les hommes, de faire la sieste. Faire les lits, la lessive et l'été, aller "au champ" (garder les vaches), aider les hommes pour les foins ou les moissons. La traite se faisait trois fois par jour. L'hiver, c'était le pansage à l'étable, il fallait faire les "parson" (mélange de foin et de paille roulé en boule pour chaque bête), et porter à boire un seau d'eau tiède salée à chaque bête.

Quand venait le soir, la maîtresse de maison était souvent bien fatiguée, mais il fallait quand même veiller pour raccommoder, tricoter les chaussettes, étirer la laine des moutons que l'on allait faire carder ou filer au *Pont* de Saint-Jean-Soleymieux.

La veillée était un bon moment de détente, mais, il fallait avoir une bonne vue, la lampe à pétrole et le "krezio" (lampe à huile) n'éclairaient pas beaucoup.

Avec ce programme, imaginez la vie d'une femme, et quand elle attendait une naissance ou qu'il y avait des tout-petits, c'était une autre paire de manches.

Quand il y avait une grand-mère, ça pouvait aller ; à part cela c'était une vie d'enfer pour ces pauvres femmes, aussi elles étaient usées de bonne heure, c'était des vieilles à quarante ans. Ce n'est plus la même chose aujourd'hui, heureusement ! Il y a autrement de confort et pourtant les filles ne veulent plus rester la campagne. Pourquoi ?

**Madame Meunier**

## Journè d'ina fena on montagne, d'otrèvé

Ké l'ère lonje è duro lo journè d'ina fena on montagne d'otrèvé, ché lou païzan. Ji de konfor, pa d'égo kouranto, pa d'élèktrissité. Touto la vio de la mouézon repozève su yèlo. E l'ayi pa le dré d'être molado !

De séz'uré do madiïn a diéz'uré do se, vouère lo kourso kontro lo montro.

Pa bezouin de révèye ! de l'étrèble kère a kouto de la mouézon, a partiè de chink'ouré, ouère in konsèr de brame. Lé bétééré, k'ayan le pi gonflo, tapèvan do pi, è lou vio krièvan la fan.

La poro fena k'ayi suvan pa bian durmi kan y ayi in nurisson a kouto de son lé, se levève è se véti a la kourso. Fouye vite koure a l'étrèble, ondossè la viéye belouzo a kapuchon o mouman de tréere, po se paré de la kouo de la vache k'ayi tronpo tuto lo né djïn lo bouzo è le purin, ékelo kouo amève bian karéssè l'écheno è léz'oreyé de la fena ke la treyi !

Fére tetè lou vio, filtrè le lé djïn lé biché, vouère le travé d'in uro è mé.

Kan y ayi de gamin o fére partji a l'ékolo, lou fére déjunè, pigné lé fiyé k'ayan toujours lé bouré lonjé, sugnè le nurisson kan y n'ayi vun, é l'ayi pè le ton de déjunè ièlo même. Mè fouyi sonjè o déjunè de lez'ome k'ayon fan kan é revenion de lé taré è k'amèvon pè atondre ! Supo de cho, lèr, fremaje...

Fouyi apré, s'okupè do lé, ékrémè éko de la vèye kère apré kayo avé éko do madjïn avé la prezuro ké féji avé de kayeté de vio seché ke s'achetèvon chi le bouchié, fére lou fremaje è virè ékelou de la semana po lou fére seché.

Le vondre fouyi fére le bure, batre la krémo djïn lo buréri, suvon tuto ino madjinè. Tou lou kïnze jour fouyi fére le pan. Lez'ome édèvon guère. Vouère ino drolo de korvé, la fena ère oblijè de se débrouyè koumo é pouyi.

Fére kouère djïn la chodéri lé trefé po lou kayou, lé ravé è lou cho po lé vaché on ivèr kan lé vaché èron a l'étrèble è lou kayou a l'ongrè.

Fouyi pilè lé trefé è lé mélanjè avé de mékla (*farine de seigle et d'avoine mélangés*) è lou zo pourté avé de grandé seyè on bouè ke vouz'arachèvon lou bra talamon é l'èron pezanté.

Kan y ayi in baro ou été se ke néteyève l'étrèble è ke roulève le fumi vé lo foumouréri, che non, ouère la fena a zo fére.

Le repè d'o médji ère érouzomon vite foué. De mon ton de gamino n'y ayi onkèro ji de fourno, lo kouésson se féji djïn l'être su in trépi on fèr, avé ino pouélo a gran kouo ke teni su le dochi d'ino sèlo po lé frituré, ou djïn in chodron a anse ke s'akrouchève o kroumè po lo supo ke mïnjèvan tré vé do jour ou po lou otrou légume. Salado de pé, de trefé ou de parsounadé on ivèr, è vèrto on étio, è toujours a l'iolo de krouéza, non kounussian pa d'otro. L'ivèr mïnjèvan suvon de z'aron salo ke s'achetèvon po tuneté, n'y ayi tujour ke déssalèvon djïn le bacha. Ino tuneto de duze duzené féji a pe pré dou mé.

L'apré médji, la fena ayi pè le ton koumo lez'ome de fére lo preniéri. Fére lou lé, le lavaje è l'étio alè on chan, édè louz'ome po le fon è lé jarbé, o mouman de lou travio. La trèti se feji tré vé do jour. L'ivèr ouère le ponsaje djïn l'étrèble, fouyi fére lou parson è pourté o bere a chake bétie ino seyè d'égo tédou salè.

Kan veni le sé lo mouétrou ère suvon bian lèsson, ma, fouyi kan même veyè po petassè, brechè lé chossé, écharpi la lano de lé fè ké l'alèvan fére kardè ou fiolè vé le Pon de Sin jan Sulémio.

La veyè ère in bon mouman de détonto ma fouyi avé de bou zé, la lanpi a pétrole ou le kreziou n'éklérèvon pè for.

Avé éko programe, émojinè lo vio d'ina fena, è kan é l'atondi ino néssonche ou ke y ayi de mimi a sugnè, ouère in otre paré de manjé.

Kan y ayi ino gran mère ou pouyi alè, a pèr ékon ou ère ino vio d'anfèr po ke lé poré fené, oche é l'èron usé de boun'uro, ouère de viyé a karante an.

Ou é plu la mémo de notron ton, érouzamon ! N'y a otromomon de konfor è pourtant lé fiyé ne volon plu demourè païzané. Parke ?

**Madame Meunier**

Verrières

## Le charron de Sauvain

A Sauvain, il y avait un charron qui s'appelait Martin. Il était habile de ses doigts et avait beaucoup de débit dans son travail, surtout pour travailler le bois.

Il ne voulait jamais aller en journée chez ses clients. Il disait qu'à son atelier, il avait tout sous la main, et qu'il gagnait du temps pour faire grands chars, tombereaux et même chars à bancs bien peints, avec des filets rouges le long des roues et un grand caisson sous la banquette pour mettre le casse-croûte et la gourde de vin.

Il se faisait livrer du bois de frêne bien sec, en plateaux, et, le voilà parti à scier ce bois à la scie à bras, pour en faire des roues, des échelles, des grands chars ou bien des ridelles.

Et quand le travail était fini, le client allait chercher sa commande et il payait Martin tout de suite :

- Combien ça fait, demandait Mathieu qui avait fait faire un joli char à bancs pour aller au marché de Boën les jeudis.

- Eh bien ! j'y ai passé deux cents heures à quarante sous, ça fait quatre cents francs et vingt francs de petites fournitures et puis il y a aussi les fers des bandages des roues.

Mathieu trouvait bien que cela faisait beaucoup d'heures, surtout en hiver, les jours sont courts. Mais Martin disait qu'il travaillait à la veillée, à la lumière de la forge et du "crézio". Mais le char à bancs était si joli que Mathieu payait tout ce que le charron lui demandait.

Martin travailla pendant vingt-cinq ans comme ça. Il avait bien du travail et il était tellement vaillant qu'il travaillait toujours en manches de chemise, même en hiver, jusqu'au jour où il attrapa une pleurésie, une espèce de chaud et froid. Il resta une semaine malade, et au bout de huit jours, Martin mourut. Ça ne lui faisait pas bien de peine de quitter cette terre. Il allait tous les dimanches à la messe, il pensait aller tout droit au paradis.

Mais en arrivant devant le Père éternel, il rouspétait quand même un peu fort, en disant au Bon Dieu : "C'est pas juste ça, de m'appeler à quarante-cinq ans, moi qui rendais beaucoup de services à Sauvain en faisant le charron, faisant même les socles d'araire et de charrues pour les paysans, il n'y a plus personne pour faire ce travail".

Le Bon Dieu lui répondit : "Attendez un peu, je vais examiner votre cas, et il appela saint Pierre qui a les clés du paradis, en lui disant : "Regardez donc le cas de cet homme, il n'est pas content. Saint Pierre alla chercher le grand registre et lui demanda son nom.

- Je m'appelle Martin, charron à Sauvain, dans la Loire.

Saint Pierre cherche dans le registre de la Loire et trouve bien :

- Martin, charron à Sauvain. Mais vous avez plus de quarante-cinq ans !

- Mais non, répondit Martin, je devais avoir quarante-cinq ans le mois prochain!

- Oui, répondit Saint Pierre, mais je vois, qu'avec toutes les heures qui sont facturées aux habitants de Sauvain, je vous trouve quatre-vingt-quinze ans. Par conséquent vous irez passer une année au purgatoire, pour remplacer les heures que vous avez comptées en trop à vos collègues de Sauvain.

(Conte raconté par **Jean Chambon**)

## Le charon de vé Souïn

Vé Souïn gnève in charon ke s'opelave Mortchin. O l'ère abilou de su dé è ève bioko de débi djïn son travayou, surtou po trovoyè le bouè.

O voule jomè lè o lo journè chi su klian. O djize ko son ateli o l'ève tou sou la man, è ko gagnave de ton po fére de chèr drublio, de chartouére ou même de chor a ban bian pinturo, avé de file roujou le lon de lu rio do chèr è in gran kèsson sou la bankete po betè le goutorou è lo gourdo de vïn.

O se fouéze mené de bouè de frésse bion se, on plotio è, le vetchio portchi o sétounè éko bouè o lo sétchi o bra, po n'on sotre de roué, dez'échale, de chèr drublio ou bion de longeron de chartouére.

E kan le travayou ère chobo, le klian alave kère so choromonto è o poyave Mortchin tou de suitchi :

- Konbion ko foué, demandave Motchio kève foué fére in jontchi chèr a ban po olè o morchio de vé Bouan, lu jouo.

- E bon, j'y è posso doué sanz'our o karanta so, ou foué katre san fra è vin fran de tchieté fourniture è pui gno ossi lu fèr do bandajou de lé roué.

Motchio trovave bon ko fouéze sékan dez'our, surtou on ivèr ke lu jour son kour. Mè Mortchin djize ko trovoyave a la veyè, o lo luméri de lo forji è do kruzio. Mè le chèr o ban ère si jontchi ke Motchio payi tou se ke le charon li demandave.

Mortchin trovoyi pondan vïnt'sïnk'an koumo ékion. O l'ève bion d'oraje è o lère tèlomon voyon ko trovoyave toujours on bra de chimizi, mémou on ivèr, jusko jour ontek'ol otropi in purézïn, ïn èspéssi de cho è fré. O mouri ino semana moladou è, o bou de ui jour, Mortchin muréssi.

O l'y fôuèze pè bion de peno de kitè ékela tèro : o l'olave touté lé djiomonchi o lo messo, o se ponsave olé tou dré o porodji.

Mè on orivan dovan le Père éternèl, o rouspetave kan même in po for, on djizan o Bon Djio: "Oué pè juste ékion, de m'opelè o korant'sïnk an, me ke je rondïn bioko sorvisse vé Souïn o fére le charon, jusko fére de chanbosson d'orore è de chorue po lu païzan, gno dongu plu po fére éko trovayou".

Le Bon Djio l'i répondi : "Otondè veure tan po, je vouézou ovizè voutrou kè, è o l'opeli Sin Piére k'ève lé chio do Porodji on li djizan :

- Ovizo veure le kè d'ike l'omou, o lé pè konton.

Sin Piére oli kère le gran registrou è li demandi son non.

- "Je m'opelon Mortchin, charon vé Souïn, djïn lo Léri.

Sin Piére chèrche djïn le registrou de lo Léri è trouve bion Mortchin, charon vé Souïn, mè vouz'ovè mé de korant-sïnk'an ! - Mè no répondi Mortchin, je devin ovuo korant-sïnk'an le mé ke vïn.

- Oua, répondi Sin Piére, mè je veyon, k'avé touté léz'oure ke son fokturé o luz'abitan de vé Souïn, je vous trovon katre-vïn-kinz'an. Por konsékan vouz'éri possè ino sézon o purgatoire po ronplossè léz'oure ke vouz'ovè konto de tro o voutru kolègue de vé Souïn.

-

Conte raconté par **Jean Chambon**

## Les chasseurs

Dans ma famille, nous étions cinq garçons. Sur les cinq, il y en avait trois qui aimaient chasser. C'était dans les années 30. L'aîné avait un fusil à broche que son grand-père lui avait donné pour ses étrennes. On appelait ce fusil, un fauchoux ou le fauchoux je ne sais pas bien. Les cartouches avaient une broche comme percuteur, et, on chargeait ces cartouches avec de la poudre noire et quand elles partaient, cela faisait un gros nuage épais qui sortait du canon, et on ne voyait plus le gibier qu'on avait tiré, il fallait attendre que la fumée se dissipe pour savoir si on avait tué quelque chose.

Mon frère, le second, lui, était plus riche, il travaillait en ville comme apprenti, et il avait trouvé un bon fusil à percussion centrale, d'occasion. Là, il fallait faire les cartouches avec de la poudre T, celle-là ne fumait pas.

Moi, le troisième garçon, la chasse ne me disait rien. J'aimais mieux aller conter fleurette aux filles qui gardaient les moutons ou les chèvres.

Mon frère le plus jeune, lui, aurait bien voulu une carabine pour tirer les oiseaux, mais il n'avait pas d'argent, et mon frère aîné lui dit : "Tu ne sais pas, je vais t'en faire une et tu verras que tu pourras tuer des moineaux."

En fouinant dans le grenier, il trouva un vieux parapluie qui n'avait plus que le manche et les baleines. En l'examinant bien, il vit que le manche était un tube de la grosseur des cartouches à carabine: six millimètres. Ça ferait un bon canon, mais c'était un peu mince comme tube ; ça risquait d'éclater. Il fallait trouver quelque chose pour le renforcer. Il avait vu, des fois quand il pleuvait, que ma mère partait "en champ" avec un parapluie un peu déchiré et un peu plus grand que l'autre. Il alla chercher ce parapluie à la "souillardie" où se trouve la chaudière, et, sans se faire remarquer par ma mère, il l'emporta à l'atelier. Le manche était en tube aussi, mais d'un diamètre un peu plus grand. Il dit : "Ce manche fera très bien pour renforcer la culasse du petit canon". Et le voilà parti, il finit de déchirer le tissu pour récupérer le tube, et ma mère n'a jamais su où était passé son parapluie pour aller au champ.

Après que mon frère eut coupé les canons à la dimension voulue, il se mit à faire une crosse en frêne. Il y vissa le canon dessus, mais après il fallait trouver quelque chose pour percuter les cartouches. Il trouva son affaire dans le caoutchouc d'une flèche à fronde, qu'il mit comme ressort et une gâchette qui accrochait la pointe qui servait de percuteur. Et le fusil ou du moins la carabine, fonctionnait.

Le samedi d'après, qui était la veille de l'ouverture de la chasse, mon frère aîné alla en ville pour acheter tout le nécessaire pour faire les cartouches soi-même, sans oublier les petites cartouches toutes faites pour tirer à la carabine avec des plombs de dix. Il acheta de la poudre noire et de la poudre T, chez "Cros", (la poudre était vendue dans de petits flacons de fer), des étuis de cartouches calibre seize à broche et à percussion centrale, une petite mesure graduée pour mesurer la poudre, et les plombs numéro 4, 6, 8 et 10.

Ce samedi-là, en ville, il trouva un cousin qui aimait bien chasser aussi, et, il l'invita à monter à Saint-Bonnet pour aider à faire les cartouches à la veillée, et faire l'ouverture le lendemain. Ils montèrent tous les deux par le courrier, et le soir après souper, les voilà tous autour de la table, à faire ces cartouches.

Mon cousin mettait la poudre, un autre faisait la bourre avec un emporte-pièce, en taillant dans un chapeau de feutre (et encore un vieux chapeau de ma mère.), un autre mettait les plombs et le dernier sertissait les cartouches avec un appareil qui avait une petite manivelle, après avoir mis un carton blanc pour retenir les plombs et marqué au crayon le numéro des plombs.

Mon cousin, pour faire une farce, mit une double dose de poudre dans une cartouche en pensant : "Tu vas voir le recul du fusil et la gifle que la crosse va lui donner, au chasseur".

La farce tourna mal, parce que la première cartouche que mon second frère tira sur un lièvre, au lieu du recul prévu, c'est le fusil qui éclata entre la culasse et le canon ; résultat : le fusil cassé et le lièvre parti.

Pas besoin de demander si le chasseur était content. Le cousin était tout penaud de sa farce et, il ne fut plus jamais invité à chasser à Saint-Bonnet et encore moins à faire les cartouches.

Quant à la carabine faite avec des manches de parapluie, elle tint le coup toute l'année et mon petit frère tua pas mal de moineaux.

Une fois nous étions partis labourer avec les vaches et un char de fumier, près d'un bois où il y avait beaucoup de genêts et, bien sûr, la carabine suivait toujours. Pour voir sa portée, je me couchai derrière les genêts et je demandai à mon frère de me tirer dessus, à trente mètres. Aussitôt dit, aussitôt fait quand je dis "Chiche !" Le coup partit... Heureusement je tournais le dos au fusil, autrement j'aurais pu me faire crever les yeux. Comme j'avais des culottes courtes, je reçus une dizaine de plombs "par les mollets". On aurait dit des guêpes qui me piquaient et les genêts n'avaient pas servi de bouclier. Depuis cette fois, je me méfie toujours des chasseurs.

Jean Chambon

## Lou chassére

Djïn mo famiyi, j'étian sin gorsou. Su lu sin, gnève tré k'amanvon chossè. Ouère djïn lé sézon tronto, l'èné ève in vio fuzi o brochi ke son gran-père i ève boyo koumo étrene. El'opelanson odon éko fuzi, in focheu ou le focheu, je savon pè bion. Lé kortouche oyon ino brochi koumo pèrkuturè è é charjanvon ékelé kortouche ové de poudro néri, è kan ou petave ou fouéze ino grouosso gnolo épéssi ke sourte do konou, è te veyè plu le jibio ke t'oyè tchiro, ou foule otondre ke lo fuméri s'éklorsésse po sovuo si t'oyè tuo séke.

Mon frère le segon, se, ère plu richou, o trovoyave on vilo koumo oproutchi, è o l'ève trouvo in bravou fuzi d'okozion o pèrkussion santral. Etche ou foule fère lé kortouche ové de poudro "T", ékelo é fumave pè.

Me, le trézièmou gorsou, lo chossi me djize ron. J'omanyi mio lè borjère ové lé fiye ke gordanson lé feye ou lé chioere.

Mon frère plu jouéno, se, ore bion voulu ìno korobino po tchirè luz'uzio, mè o l'ève ji de so po s'ochetè séke è mon frère èné li djizi: "Te sè pè, je vouézou te n'on fère veno è te veurè ke te pourè tué lu mouono avek.

On fouénan djïn le gronio, o trouvi in vio poroployi k'ève mè plu le manche è lé bolene. On l'ovizan bion o veyi ke le manchou ère in tubou de lo groussu de lé kortouche o korobino : sé milimètre. Ekion fore in bravou kanon, mè ouère in po minsou koumo tubou ; o riskave d'éklotè. Ou foule trouvé séke po le ranfoursè. O l'ève veu de mouman kan o plouye, ke mo mère porte on chan ové in poroployi in po épéyo è tan po plu gran ke l'otrou. O l'oli kère éko poroployi o lo souyèrdo onte kère lo chodéri, è, son se fère remorkè po mo mère, o l'onporti o l'atèlie. Le manche ère on tubou ossi, mè d'in diomètre tan po plu gran. O djizi : "Eko manchon foro bion po ranfoursè lo kulasse d'o tchie konon". E le vétchio portchi, o fini d'éfronlè lo tialo po rékupèrè le tubou, è mo mère o jamé sobu onte kère posso son poroployi ké l'alave an chan !

Opré ke mon frère ogui koupo lu konon o lo dimension vouluo, o se beti o fère ino krossi on frèsse. O li vissi lu kanon dessu, mè opré ou foule trouvé séke po perkutè lé kortouche. O trouvi le

truk djïn lu kaoutchou d'ino flèchi o frondo ko beti koumo ressor è ino gochetto ke krouchetave lo pointji ke sorve de pèrkutire. E le fuzi ou du moin lo korobino morchave.

Le sandou d'après kère lo veyi ke lo chossi bade, mon frère èné oli on vilo po ochetè tou l'atchiraye nésésère po fère lé kortouche se-méme, son oublié lé tchieté kortouche touté fête po tchirè o lo korobino avé de plon de djio. O l'ocheti de poudro néri è de poudro "T", chi "Cros" (lo poudro ère vonduo djïn de tchi flokon an fère), de z'étui de kortouche kolibre seze o brochi è o pèrkussion santralo, ino tchieto mezuro groduè po mezurè lo poudro, è lu plon numéro katrou, sé, uit è djio.

Eko sandou, on vilo, o trouvi in kuzïn k'omave bion chossè ossi, è o l'inviti o mountè vé Son-Boune po édè fère lé kortouche o lo veyè è fère l'ouverturo le londeman. E montère tu du po le Kourio, è le sio opré soupè, lu vétchio trétu otroblo o fère ékelé kortouche. Mon kuzïn betave lo poudro, in otrou fouéze de boure ové in onporto piéssi ko toyave djïn in chopé de feutre (è onkour in vio chopé de mo mère !), in otrou betave lu plon è le dorio sertchisse lé kortouche avé in oporeye kève in tchie bigo opré ovuo beto in korton blan po reteni lu plon è morko o krèyon le numéro de lu plon.

Mon kuzïn po fère ino fèrsi, beti ino doublo dozi de poudro djïn ino kortouchi on se pansan : "Te vé veure le rekul do fuzi è lo jiflo ke lo krossi voué li boyè o chossère".

Lo fèrsi morchi fran mal, porseke lo prouméri kortouchi ke mon segon frère tchiri su ino yori, o lieu do rekul préveu, voué le fuzi k'ékloti antre lo kulassi è le konon, rézulta : le fuzi kosso è lo yoro s'an ali. Pè bezoin de demandè si le chossère ère konton. Le kuzïn ère tou kouyon de so fèrsi è o ne fi jomé plu invito o chossè vé Son Boune è onkour moin o fère lé kortouche. Po lo korobino fétchi ové de manchou de poroployi, é teni le ko touto lo sézon è mon tchie frère tui pè mal de mouano.

Ino vé j'étian portchi choroulè ové lé vache è ino chortouère de foumourio, o koutio d'in boué ontek'ou gnève bioko de jonio è, bion sur lo korobino suive toujours. Po veure si é petave loin, je me kouchio dorio lu jonio è je demandio o mon frère de me tchirè dessus, o tronto métre. Ossitouo dji, ossitou fou' kan je djizio "Chiche!" Le ko porti... Eureuzimon ke je viranyi l'échino o fuzi, otromou j'ori pouyu me fère krovè luz'eu. Koumo j'ayi de brayé kourte, je ressevio ino djiozono de plon po lu moule. Ou ore dji de monché chonié ke me pikanvon, è lu jonio n'an pè sorvi de bouclio. Don peu ke lo vé, je me méfion toujours de lou chossère.

**Jean Chambon**

## L'école de Germagneux

Je ne sais pas si nous étions plus bêtes que les autres ; en sept ans que je suis allé à l'école, il n'y en a pas eu un qui a passé le certificat.

La maîtresse me grondait, en même temps ça me troublait et j'étais encore plus sot qu'avant. Elle était souvent malade, elle avait mal aux yeux. Il y avait une remplaçante, nous faisons un peu ce que nous voulions.

Une fois, en montant à Germagneux, nous avons ramassé nos pleines poches de pommes de pin vertes, puis dans la classe nous avons fait une bataille avec ces pommes de pin. La maîtresse de temps en temps tapait du pied sur le plancher (elle habitait au-dessus de la classe) ou, des fois, elle descendait et nous secouait, mais on recommençait.

Ce n'était pas moi qui en faisais le plus, j'étais le plus jeune et je n'étais pas assez hardi non plus.

Et puis, viennent les vacances de Pâques, et Joseph avait mis dans son bureau toutes les pommes de pin au fur et à mesure qu'on les lui jetait. Pendant les vacances, les pommes de pin avaient séché. Elles s'étaient ouvertes et le bureau se soulevait, il s'était décollé... Joseph a été grondé.

J'ai quitté l'école à treize ans et demi.

Je commençais à aller à l'école à la Toussaint. Il fallait garder les cochons, tant que les pommes de terre n'étaient pas arrachées, puis il fallait aider à ramasser les pommes de terre, et aller garder les moutons. Et puis les pommes de terre récoltées, on mettait les porcs à l'engrais, nous avions toujours quatre ou cinq cochons, un pour vendre et trois ou quatre pour nous-mêmes (nous étions dix !).

Et quand venait la Toussaint, nous montions à la messe à Saint-Bonnet, la maîtresse disait à mon père: "Eh! il faudra bien que Marcel vienne à l'école !"

Mais les samedis, ma sœur était toute seule pour garder les vaches, les moutons et tout, alors, je faisais le petit valet. Et puis quand venait le vingt-cinq avril, début mai, je quittais l'école pour aller "au champ" les moutons, les cochons.

L'école ne commençait qu'à huit heures, je sortais les porcs avant d'aller à l'école le matin. Je faisais chauffer la chaudière pour abreuver les vaches. Le soir, il fallait faire cuire une chaudière de pommes de terre et une pour abreuver [les bêtes]. Après, j'apprenais les leçons près de la chaudière, et ce que je vous raconte est vrai.

Il fallait faire trois chaudières par jour, on chauffait beaucoup avec des fagots de feuilles [faits] pour les moutons. Il fallait toujours mettre du bois. Une fois, j'ai bourré la chaudière avec des épines de pin. Elle était presque éteinte, il y avait juste un peu de braise, mais tout d'un coup, bluf ! ça monte par la cheminée. Moi, je criais bien sûr, des flammes partout ! Je sors en vitesse et jette de l'eau. J'avais trop rempli le foyer de la chaudière.

**Marcel Epinat**

## L'ékolo de Jèrmagni

Sé pè si èron plu bétche ke louz'otre ; an sèt an ke séze olo a l'ékolo, n'i ayi pè vün k'ali o sertifika.

Lo métrèssu m'angueulave, on même ton ou me troublave, ère onkor plu kon k'avan. E l'ère souvan malado, é l'oye mè o louz'eu. N'i ayi ena ronplassante, fezian in po se ke voulian.

Ino vé, on mountan vé Jèrmagni, ayan amosso noutré plené poche de chiorèle verte, pui djïn la klasse fezian lo bataye avé lé chiorèle. Lo métrèssu de ton z'on ton taboulave do pi su le planchi (é l'abitave o dessu de la klasse) ou, devé é devalave è nou passave ino sekouyo, mè ou tournave koumonsè,

Voué pè me ke n'on fezin le mé, j'èrin le plu jouéne è èrin pè ossé ordji non plu.

E pui o veni lé vakanse de Pèke, è Josèf oye beto touté lé chiorèle djïn son buro, o mezuro ké li ayan jeté. Pondon lé vakanse lé chiorèle sechèron. E sèron badé, è le buro se soulevave, o se dékoulave... O se fezi ongueulè.

Je kitio l'ékolo o trez'an è djemi.

Je koumonsayïn d'olè o l'ékolo po lo Toussin. Foule gordè lu peure, tan ke lé truffé èron pè oroché, pé foule édè o omossè lé truffé è olè on chan lé feye. E pui lé truffé finié d'oroché, betavan lu

peure o bacha o l'ongré, ayan toujours katre ou sîn peure, vun po vondre è tré ou katre po nuz'otre (èrian dji de famiye !).

E pui opré vene lo Toussin, mountayon o lo messo o Sin-Boune, lo métrèssu djeze o mon père : "Eh ! il faudra bien que Marcel vienne à l'école!"

Me lou sand, ma sur ère touto soule po sugnè lé vache, lé feye è tou, olor, je fezîn le boro.

E pui kan vene le vint sin d'ovri, débu mé, je kitayîn l'lékolo po olè on chan lé feye, lu peure.

L'ékolo koumonsave mè o uit oure, je lachayîn lu peure avan d'olé o l'ékolo le madjîn. Je fouézîn chofè lo chodère po oberè lé vache. Le sé foule fère kouère ino chodère de trufe è veno po oberè lé vache. Opré, oprenîn lé lesson o kouto de lo chodère, è se ke je vou rakonte é vré.

Foule fère tré chodère po jour, chofavon sékan avé de fago de foye po lé feye. Ou foule toujours betè de boué. Ino vé, je bourio lo chodère avé dez'épinole de pîn. E lère kèzi tuè, yaye juste lo brèzo, mè tu d'în ko, bluf ! ou mountave po lo cheminè. Me gueulayîn bion sur, ou fiamaye de portou. Sourtio on vitèssi è je foutio d'égo. J'ayîn tro gorni lo gorji de lo chodère.

**Marcel Epinat**

## Famille nombreuse

Ma mère était plus heureuse avec les derniers (enfants) qu'avec les premiers parce que les premiers, il fallait les élever aux petits soins et puis, mon père était amoureux à cette époque. Quand ils étaient jeunes mariés, tu comprends ! ils ne se font pas de mauvais sang. Les femmes ne disent rien. Je me ferai caresser, il surveillera bien l'enfant. Et puis, à la fin, ils se lassent.

Mais ce qui ne lasse pas, c'est que les aînés deviennent grands. Et les grands soignent les petits. Je me souviens, moi. Quand les petits pleuraient au-dessus, j'étais le cinquième, mais il y en avait dix à la maison.

Quand j'avais sept, huit ans :

- Oh ! Pierre, écoute-moi.

- Qu'est-ce que c'est ?

Alors je montais là-haut !

C'était un de ces berceaux, vous savez, avec une balancelle et puis une ficelle. Alors me voilà parti ! Je chantais une chanson :

*Mimi, ban ban  
Ban balaline, ban balaban  
La poule bat le coq  
Dans la crèche du cheval !*

Et ça jusqu'au dixième!

A la fin, ils voulaient même se faire bercer étant déjà grands ! Et moi je ne voulais plus.

Mais ma mère me disait : "Tu n'as pas d'égard pour tes petites sœurs".

C'était une sœur, la dernière ! C'était le mimi gâté tout le temps. Tu ne viendras pas me bercer, c'est toujours moi qui te berce ! Et je l'ai bercée jusqu'à la fin. Je ne la berce plus maintenant, un autre la berce.

**Pierre Dumas**

## Famiye nonbreuze

Mo mouère é l'ère plu eureuze avé lou daré k'avé lou proumé parseke lou proumé foule toujours lu sugnè a lu p'tchi suin è pui mouon pouère ère amoureu an ko mouman. Kan é soyan jouéne morio, te konpran ! é se fan pè de mové san. Lé fene dion ron... Ne feré karéssè, o sugnora bon le mimi. E pi o lo fin é se lèsson.

Me se ke se lèsse pè, voué ke lu èné venon gran. E lu gran sugnon lu p'tchotu. M'an rapèle, me. Kant'lu p'tchi pluravon o dessu, vouère le sinkième, mè i ave djé o lo mouézon.

Kant'ovin sèt, uit an :

- O ! Piar, okouto mou.

- Se kou voué ?

Olor mountavon la o !

Vouère de ke lou kre, savé, avé éna bransikoulète è pé éna fissèlo. Olor vessia partchi ! Chantave éna chanson :

*Mimi, ban ban  
Ban balaline, ban balaban  
La poulino ba le jo  
Djîn lo krépo do chavo !*

E ti-in josko djizième !

O lo fin é vouliau même se fouère kroussè ké l'érian déjà gran ! N'an voulîn plu me.

Mè mo mouère me djize: "N'a jîn d'éguèr po té p'tchité seure". Vou ère éna seure, la darère ! Vou a éta le mimi gata tou le ton.

Te vîndra pè me kroussè, voué tou le ton me ke te krousse !

E l'é krouso jusko lo fin. Lo krouso plu oure, y'a bon d'otre ke lo krousse.

**Pierre Dumas**

## Prêté, rendu

Jean-Marie :

- Viens boire un verre, tu m'as trop fait plaisir l'autre jour, à la vigne, je n'avais pas de pain, et tu m'en as donné. Oh! Catherine, paye donc un canon à ce brave homme! Bois un canon.

Un autre jour, Jean-Marie et Martin montent de la vigne, du même coin, tous les deux.

Martin :

- Tu fumes toi, Jean, tu as de la chance, je voudrais bien fumer, mais, je n'ai pas de tabac ! (C'était pendant les restrictions).

Jean-Marie :

- Oh ! Eh bien moi, je suis gâté, j'en ai, on m'en donne. Mais, tu m'as donné du pain l'autre jour à la vigne, tiens prends une cigarette.

Mon Jean-Marie sort ses feuilles et sa blague [à tabac].

- Oh ! mais, l'autre jour tu es passé, je t'ai payé un canon !

Et, hop! il reprend la blague et la met dans sa poche.

**Mme Labbe**

## Préto, rondou

Jan-Mari :

- Vîn bere in konon, te me fezi tro plézi l'otre jour o lo vigni, j'ayîn ji de pan è te me n'on bayi. O ! Katerine, payo don in konon o ko brave ome ! Beyi in konon.

In otre jour, Jan Mari è Mortchîn mouton de lo vigni, do même kouin, tou dou.

Mortchin :

- Te fumé te, Jan, tè de la chansi, je voudrîn bian fumé, mè j'é ji de taba ! (Vouère pondon lé restriksion).

Jan-Mari :

- O bon me, je sé guèto, je n'on né de taba, é me n'on bayon. Mè, te me bayi de pan l'otre jour o lo vigni, tè, pron ino sigoreto.

Mon Jan Mari sor sé foye, so blago.

- Vouo mè ! l'otre jour te possi, te payo in konon !

E, op, torne prondre lo blago è lo bete djîn so pochi.

**Mme Labbe**

## Une veillée

Nous avons fait une veillée, nous avons mangé la choucroute, nous étions une bande. Et après, nous nous sommes amusés à tirer l'un l'autre, à celui qui est le plus fort, quoi, à la barre.

Avec mon conscrit, nous avons essayé tous les deux. Au début, nous nous levions, une fois l'un, une fois l'autre, et puis un autre nous dit : "Oh ! moi, je te lèverai bien".

Nous essayons à nouveau. Nous tirons chacun de notre côté, c'était un manche de "mare" (une sorte de pioche), il ne risquait pas de casser. Mais pendant que nous que nous tirions, moi, je n'étais pas au courant de ça, - il y a Viallard qui sort une grande bassine, une cuvette pleine d'eau.

Après l'avoir levé, je prends peur, je lâche tout, il tombe le derrière dedans. Il était bien un peu mouillé, il tordait un peu le pantalon.

- Il ne risquait pas de couvrir après cela !...

**M. Laurent**

## Lo veyè

Je fèron ino veyè, minjèron la choukroute, è èran ino bando. E opré, nouz'amuzèran o tcherè vun l'otre, ko k'é le plu for koi, o la bara.

Ové mon konskri, j'essayèron tou dou. O koumonsomon, nou levayan un ko vun, in ko l'otre, è pi, in otre djizi: "O mè, me, te levoré bon".

Tournèron éssoyè. Tchiravon chakun de notron lè, vouère in manche de mara, kregne pè de kassè. Mè, do ton ke tchirian, - me èriin pè o kouran d'ition, - n'y o Violèr, se, o sourtchi ino gran bassino, ino kuveto pleno d'égo.

Kan je l'ayon levo, je prenio po, lèchio tou, o toubmi le tchio dedjin. Ol'ère bon in po mouyo, o tourse bon lé braye tan po.

- O riskave pè de grouè opré ! ...

M. Laurent

Le grand valet  
( chanson traditionnelle )

Vét-chio lo Sîn Jan k'a-ri-vo, é no-trouon gran va-lè s'on va ;  
è no-trouon gran va-lè s'on va, ne par-dron tou. Tou le moué-  
nage n'an su-fri-ra è me sur-tou. Tra la la la la la la la,  
Tra la la la la la la la.

1 - Voici la Saint Jean qui arrive,  
Et notre grand valet s'en va ;  
Voici la Saint Jean qui arrive,  
Et notre grand valet s'en va ;  
Et notre grand valet s'en va,  
Nous perdrons tout,  
Tout, le ménage en souffrira,  
et moi, surtout.  
Tra la la...

2 - Voici la Saint Jean qui arrive  
Et notre grand valet s'en va ;  
Il faudra bien augmenter son gage  
Si nous voulons qu'il reste,  
Si nous perdions notre valet  
Nous perdriions tout,  
Et nous ferions mauvais ménage,  
Et moi et vous.  
Tra la La...

3 - Votre valet qui sait tout faire,  
Femme, que vous le vantez tant,  
Il sait si bien cribler l'avoine  
Et donner le tour du van.  
Notre valet fait plus de travail  
En un jour  
Que non pas vous, notre maître,  
En quinze jours.  
Tra la la...

4 - Si vous saviez comment je mange  
Tout au long de l'année,  
Ils me font manger du pain d'avoine,  
Encore n'est-il pas trop bon  
Nous avons bien du bon pain blanc  
Du pain mollet.  
C'est pour madame notre femme  
Et son valet.  
Tra la la...

5 - Si vous saviez comment je bois,  
Tout le long de l'année,  
Ils me donnent du vin de prunelles,  
Par ma foi, ce n'est pas trop bon.  
Il y a bien du bon vin blanc,  
Du vin clairret.  
C'est pour madame notre femme  
Et son valet.  
Tra la la...

6 - Si vous saviez où je couche  
Tout au long de l'année,  
Ils me font coucher dans la paille  
La tête sur les tisons.  
Il y a bien de bons lits  
Dans la maison.  
C'est pour madame notre femme  
Et son mignon.  
Tra la la...

1 – Vétchio lo Sîn-Jan k'arivo,  
é notrouon gran valë s'on va ;  
vétchio lo Sîn-Jan k'arivo,  
é notrouon gran valë s'on va ;  
é notrouon gran valë s'on va,  
ne pordron tou,  
Tou, le mouénaje n'an sufrira,  
é me, surtou,  
Tra la la la la la la la  
Tra la la la la la la la.

2 - Vétchio lo Sîn-Jan k'arivo,  
é notrouon gran valë s'on va ;  
foudra bon crétre souon gaje  
si voulon le fêre demoura,  
si ne pordan notrouon valë  
ne pordron tou,  
é ne faron movoué ménaje,  
é me é vou.  
Tra la la..

3 – V'trouon valë ke sa tou fouére,  
fêne, ke vou le vanti tan,  
o sa tan bian cribla l'avêne  
é baya le tour do van.  
Notrouon valë fé mé d'ovraje  
in ün jour  
ke nouon pa vou, notrouon mouétro,  
in kînze jour.  
Tra la la...

4 – Si vou savia kouma je mînje  
tou o louon de lo sézon,  
me fan mînjà de pan d'avêne  
ankor n'é pa tro bon.  
n'avon bon de bouon pan blan,  
de pan moulë,  
voué pa madama nostra fêne  
é souon valë.  
Tra la la...

5 – Si vou savia kouma je beuve,  
tou le louon de lo sézon,  
me bayon de vîn de pialousse,  
par ma fé, vou'é pa tro bouon.  
Ou n'y a ban de bouon vîn blan,  
de vîn clarë.  
Voué pa madama nostra fenë  
é souon valë.  
Tra la la...

6 – Si vou savia onte je kouche  
tou o louon de lo sézon,  
me fan kouchi dedin lo pailla  
lo tété sou lu tison.  
Ou n'y a ban de bouon lé blan  
djin lo mouézon,  
voué pa madama nostra fène  
é souon mignouon.  
Tra la la...

(Chanson chantée par Pierre Dumas, Saint-Didier-sur-Rochefort, musique relevée par Mme Jacqueline Gironde)

Courrier-abonnement : J. Barou, "Patois Vivant"  
B.P. 68 42602 Montbrison cedex  
Imprimé par nos soins.